

MÉMORIAL DE S^{TE}-HÉLÈNE.

Mercredi 29 Mai 1816.

La Corse et le pays natal. — Paroles de Paoli.
— Magnanimité de Madame Mère. — Lucien
destiné à la Corse. — Cour du Consul. —
M^{me} de Chevreuse. — Lettre de Madame
Mère.

DEPUIS long-temps l'Empereur se promet, chaque soirée, à notre sollicitation, de monter à cheval le lendemain de bon matin; mais au moment d'exécuter ce projet, il ne s'en trouve plus le courage. Aujourd'hui il était donc au jardin dès huit heures et demie; il m'y a fait appeler. La conversation est tombée sur la Corse, et y est demeurée plus d'une heure. « La patrie est toujours chère, » disait-il, Sainte-Hélène même pourrait l'être à ce prix. » La Corse avait donc mille charmes; il en détaillait les grands traits, la coupe hardie de sa structure physique. Il disait que les insulaires ont toujours quelque chose d'original, par

leur isolement, qui les préserve des irruptions et du mélange perpétuel qu'éprouve le Continent; que les habitans des montagnes ont une énergie de caractère et une trempe d'âme qui leur est toute particulière. Il s'arrêtait sur les charmes de la terre natale : tout y était meilleur, disait-il; il n'était pas jusqu'à l'odeur du sol même; elle lui eût suffi pour le deviner les yeux fermés; il ne l'avait retrouvée nulle part. Il s'y voyait dans ses premières années, à ses premières amours; il s'y trouvait dans sa jeunesse, au milieu des précipices, franchissant les sommets élevés, les vallées profondes, les gorges étroites; recevant les honneurs et les plaisirs de l'hospitalité; parcourant la ligne des parens dont les querelles et les vengeances s'étendaient jusqu'au septième degré. Une fille, disait-il, voyait entrer dans la valeur de sa dot le nombre de ses cousins. Il se rappelait avec orgueil que n'ayant que vingt ans, il avait fait partie d'une grande excursion de Paoli à Porte di Nuovo. Son cortège était nombreux; plus de cinq cents des siens l'accompagnaient à cheval; Napoléon marchait à ses côtés; Paoli lui expliquait, chemin

faisant, les positions, les lieux de résistance ou de triomphe de la guerre de la liberté. Il lui détaillait cette lutte glorieuse; et sur les observations de son jeune compagnon, le caractère qu'il lui avait laissé apercevoir, l'opinion qu'il lui avait inspirée, il lui dit : « *O Napoléon ! tu n'as rien de moderne ! tu appartiens tout à fait à Plutarque.* »

Quand Paoli voulut livrer son île aux Anglais, la famille Bonaparte demeura chaude à la tête du parti français, et eut le fatal honneur de voir *intimer* contre elle *une marche* des habitans de l'île, c'est-à-dire d'être attaquée par la levée en masse.

« Douze ou quinze mille paysans, » disait l'Empereur, fondirent des montagnes sur Ajaccio; notre maison fut » pillée et brûlée, les vignes perdues, » les troupeaux détruits. *Madame*, en- » tourée d'un petit nombre de fidèles, » fut réduite à errer quelque temps sur » la côte, et dût gagner la France. Toute- » fois Paoli, à qui notre famille avait été » si attachée, et qui lui-même avait tou- » jours professé une considération par- » ticulière pour *Madame*, Paoli avait » essayé près d'elle la persuasion avant

» d'employer la force. Renoncez à votre
 » opposition, lui avait-il fait dire, elle
 » perdra vous, les vôtres, votre fortune;
 » les maux seront incalculables, rien ne
 » pourra les réparer. » En effet, l'Empe-
 reur observait que sans les chances que
 lui a procurées la révolution, sa famille
 ne s'en serait jamais relevée. « Madame
 » répondit en héroïne, et comme eût
 » fait Cornélie, disait Napoléon, qu'elle
 » ne connaissait pas deux lois; qu'elle,
 » ses enfans, sa famille ne connaissent
 » que celles du devoir et de l'honneur.
 » Si le vieil archidiacre Lucien eût vécu,
 » ajoutait l'Empereur, son cœur eût sai-
 gné à l'idée du péril de ses moutons,
 » de ses chèvres et de ses bœufs, et sa
 » prudence n'eût pas manqué de con-
 jurer l'orage. »

Madame, victime de son patriotisme
 et de son dévouement à la France, crut
 être accueillie à Marseille en émigrée de
 distinction; elle s'y trouva perdue, à
 peine en sûreté, et fut fort déconcertée
 de ne trouver le patriotisme que dans
 les rues, et tout à fait dans la boue. »

Napoléon, dans sa jeunesse, avait
 écrit une histoire de la Corse, qu'il
 adressa à l'abbé Raynal, ce qui lui valut

quelques lettres et des distinctions flat-
 teuses de la part de cet écrivain, alors
 l'homme à la mode. Cette histoire s'est
 perdue.

L'Empereur nous disait que lors de
 la guerre de Corse, aucun des Français
 qui étaient venus dans l'île n'en sortait
 tiède sur le caractère de ces monta-
 gnards; les uns en étaient pleins d'en-
 thousiasme, les autres ne voulaient y
 voir que des brigands.

A Paris, on avait dit au Sénat que la
 France avait été chercher un maître
 chez un peuple dont les Romains ne
 voulaient pas pour esclave. « Ce sénateur
 » a pu vouloir m'injurier, disait l'Empe-
 reur, mais il faisait là un grand com-
 pliment aux Corses. Il disait vrai; jamais
 » les Romains n'achetaient d'esclaves
 » corses; ils savaient qu'on n'en pouvait
 » rien tirer; il était impossible de les
 » plier à la servitude. »

Lors de la guerre de la liberté en
 Corse, quelqu'un proposa le singulier
 plan de couper ou de brûler tous les
 châtaigniers dont le fruit faisait la nour-
 riture des montagnards: « Vous les for-
 » cerez, disait-il, à descendre dans la
 » plaine vous demander la paix et du

» pain. » Heureusement, disait l'Empereur, que c'était de ces plans inexécutables, qui ne sont quelque chose que sur le papier. Par un sentiment contraire, Napoléon, dans ses premières années, déclama constamment contre les chèvres, qui sont nombreuses dans l'île, et causent de grands dégâts aux arbres. Il voulait qu'on les extirpât entièrement. Il avait, à ce sujet, des prises terribles avec le vieil archidiacre, son oncle, qui en possédait de nombreux troupeaux, et les défendait en patriarche. Dans sa fureur il reprochait à son neveu d'être un *novateur*, et accusait *les idées philosophiques* du péril de ses chèvres.

Paoli mourut fort vieux à Londres; il vit Napoléon Premier Consul et Empereur, et le chagrin de celui-ci est de ne pas l'avoir rappelé près de lui. « C'eût été une grande jouissance pour moi, un vrai trophée, disait-il; mais entraîné par les grandes affaires, j'avais rarement le temps de me livrer à mes sentiments personnels. »

Au retour de l'Empereur, en 1815, Joseph, à l'arrivée de Lucien à Paris, conseilla à l'Empereur de l'envoyer gouverneur-général en Corse : cela avait

(Mai 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 15
même été résolu; l'importance et la précipitation des événemens l'ont empêché. S'il en avait été ainsi, disait l'Empereur, il y fût demeuré le maître; cela eût offert de grandes ressources à nos patriotes persécutés. A combien de malheureux la Corse n'eût-elle pas servi d'asile! Du reste, il répétait qu'il avait peut-être fait une faute, en abdiquant, de ne pas s'être réservé la souveraineté de la Corse, avec quelques millions de la liste civile; de n'avoir pas emporté ce qu'il avait de précieux, et gagné Toulon, d'où rien n'eût pu gêner son passage; qu'alors il se fût trouvé chez lui; la population eût été sa famille; il eût disposé de tous les bras, de tous les cœurs. Trente mille, cinquante mille alliés n'auraient pu le soumettre. Aucun d'eux n'en eût voulu prendre la charge; mais c'est précisément cette position même si heureuse qui l'a retenu. Il n'avait pas voulu qu'on eût pu dire que dans le naufrage du peuple français, qui lui était visible, lui seul avait eu l'art de gagner le port.

On lui racontait alors qu'il avait couru dans le monde qu'il eût été le maître en 1814 d'avoir la Corse au lieu de l'île

d'Elbe. « Sans doute, disait l'Empereur, » et quand on saura bien les affaires de » Fontainebleau, on sera bien surpris! » J'eusse pu alors me réserver ce que » j'eusse voulu; l'humeur du moment me » décida pour l'île d'Elbe. Toutefois, si » j'avais eu la Corse, il est à croire que » le retour de 1815 n'eût pas été tenté. » A l'île d'Elbe même, ce n'est qu'en gouvernant mal, qu'en n'accomplissant pas vis-à-vis de moi les engagements stipulés qu'on a prononcé mon retour. »

Nous avons alors rappelé à l'Empereur sa première intention de monter à cheval; il nous a dit qu'il aimait mieux causer et marcher. Il a demandé son déjeûner, à la suite duquel nous sommes demeurés long-temps à parler de l'ancienne Cour, de la noblesse qui la composait, de ses prétentions, des carrosses du Roi, etc., et tout cela se comparait à mesure avec ce qu'avait créé l'Empereur.

De là il est remonté à l'époque de son consulat et aux grandes difficultés qu'avait présentées l'espèce de Cour qu'il s'agissait alors de composer. Le Premier Consul, en arrivant aux Tuileries, succédait à des orages, à des temps, à des mœurs qu'il était résolu de faire oublier.

Mais il avait toujours été aux armées; il arrivait d'Egypte, il avait quitté la France jeune et sans expérience. Il ne connaissait personne, et c'est ce qui lui causa d'abord un grand embarras. Lebrun fut pour lui, dans ces premiers momens, une espèce de tuteur fort précieux. Les banquiers ou faiseurs d'affaires étaient alors ceux qui donnaient le ton; à peine le Consul était-il nommé, que plusieurs s'empressèrent d'offrir des prêts considérables. Ce dévouement ne semblait que généreux, mais il renfermait d'arrières espérances. C'étaient en général des gens mal famés; ils furent refusés.

Le Premier Consul avait une répugnance naturelle contre les faiseurs d'affaires; il s'était fait un devoir, disait-il, de montrer d'autres principes que ceux du temps du Directoire. Il voulait que la probité devînt le premier ressort et le caractère de son nouveau gouvernement. Le Consul se vit aussi presque aussitôt entouré de femmes de fournisseurs; elles étaient toutes charmantes et de la dernière élégance: ces deux circonstances semblaient être de rigueur parmi tous les faiseurs d'affaires, et entrer

pour beaucoup dans leurs spéculations. Mais le sévère Lebrun était là pour éclairer son jeune Télémaque. Il fut résolu de ne pas les admettre dans la société des Tuileries. Toutefois on n'était pas sans embarras pour la composer : on ne voulait pas de nobles, pour ne pas effaroucher les opinions politiques ; on ne voulait pas de faiseurs d'affaires, afin de relever les mœurs nouvelles ; il ne restait donc pas grand' chose : aussi fut-ce d'abord pendant quelque temps une espèce de lanterne magique fort mêlée et très - changeante. Cependant cette réunion eut bientôt sa couleur, son ton, son mérite.

A Moscow, le vice-roi trouva une correspondance de la princesse Dolgorowcki ; qui avait habité Paris à cette époque. Elle parlait fort bien des Tuileries dans ses lettres. Elle disait que ce n'était pas précisément une Cour, mais que ce n'était pas non plus un camp ; que c'était une autorité, une tenue toute nouvelle ; que le Premier Consul n'avait pas le chapeau sous le bras ni l'épée d'acier, il est vrai ; mais que ce n'était pas non plus un homme à sabre, etc., etc. « Et, » continuait l'Empereur, voilà pourtant

» ce que sont les hommes et les rapports ;
 » c'est sur de pareilles expressions, mais
 » mal présentées, que la princesse Dol-
 » gorowcki a du être fort mal traitée par
 » moi. Je dois lui avoir donné l'ordre dans
 » le temps de quitter la France ; nous la
 » supposions mauvaise, et nous étions,
 » comme on le voit, dans l'erreur. Ma-
 » dame***, dont le ministre des relations
 » extérieures n'avait point encore fait sa
 » femme, a beaucoup contribué à nous
 » aliéner les Russes. »

L'Empereur observait qu'au retour de l'île d'Elbe, il aurait éprouvé moins d'embarras pour composer sa société. « Elle était même toute trouvée, disait-il, dans ce que j'appelais *mes veuves* : » la duchesse d'Istrie, madame Duroc, » M^{mes} Regnier, Legrand, et toutes les » autres veuves de mes premiers géné- » raux. Je disais aux princesses qui me de- » mandaient comment recomposer leur » Cour, de suivre mon exemple. Rien » n'était plus naturel, plus beau, plus » moral. Elles étaient encore jeunes, et » pourtant déjà formées au monde ; dans » le nombre il s'en trouvait même de » charmantes et de fort aimables : la plu- » part auront été ruinées ; plusieurs,

» dit-on, se remarient et changent de
 » nom*, de sorte que de tant de fortunes
 » et de tant d'élévation fondées par moi,
 » tout, jusqu'aux noms mêmes disparaî-
 » tront peut-être. S'il en était ainsi, ne
 » donneront-ils pas l'occasion de dire
 » qu'il fallait après tout qu'il y eût un vice
 » radical dans les choix que j'avais faits :
 » ce serait du reste tant pis pour eux; ils ne
 » feront là que ménager un triomphe et
 » des insolences à la vieille aristocratie. »

Nous sommes revenus à lui rappeler la course à cheval; nous y tenions, parce que nous savions que sa santé en dépendait, mais il n'y a pas eu moyen. « Nous sommes bien ici, a-t-il dit, bâtissons-y trois tentes, etc., etc. » Et la causerie a continué sur le faubourg Saint-Germain, l'hôtel de Luynes qu'il en disait la Métropole; et il a raconté l'exil de M^{me} de Chevreuse. Il l'avait menacée maintes fois, et pour des torts réels, pour de véritables insolences, assurait-il. Un jour, poussé à bout, il lui avait dit : « Madame, dans vos maximes et dans

* On avait dit à l'Empereur que trois ou quatre de ces veuves les plus distinguées venaient de se remarier; ce qui s'est trouvé faux.

» vos doctrines féodales, vous vous pré-
 » tendez les seigneurs de vos terres, eh
 » bien! moi, d'après vos principes, je
 » me dis le seigneur de la France, et Paris
 » est mon village. Or, je n'y souffre per-
 » sonne qui veuille m'y déplaire. Je vous
 » juge par vos propres lois; sortez-en,
 » et n'y rentrez jamais. » L'Empereur, en
 l'exilant, s'était promis d'être inflexible pour son retour, parce qu'il avait beaucoup supporté avant de punir, et qu'il fallait, disait-il, un exemple sévère qui épargnât le besoin de le répéter sur d'autres. C'était là un de ses grands principes.

Je disais à l'Empereur que j'avais été fort souvent à l'hôtel de Luynes, que j'avais beaucoup connu M^{me} de Chevreuse et sa belle-mère, à laquelle je demeurais toujours fort attaché. Celle-ci avait fait preuve d'une rare et constante affection pour sa belle-fille, ayant voulu partager son exil, et l'ayant suivie dans tous ses voyages. Dans ma mission en Illyrie, je les rencontrai de nuit dans une auberge au pied du Simplon, et ce fut pour elles une véritable joie, une bonne fortune inattendue que de pouvoir se procurer au milieu du désert les plus petits détails de Paris et de la Cour :

c'était l'avidité de Fouquet aux récits de Lauzun; car l'éloignement de la capitale était devenu pour elles une véritable mort, et elles en étaient au désespoir.

Enfin, j'ajoutais que j'avais vu l'hôtel de Luynes pendant long-temps, sinon conquis, du moins calmé, et peut-être moins qu'indifférent. Les désastres inattendus avaient tout réveillé.

Quant à M^{me} de Chevreuse, jolie, spirituelle, aimable, presque un peu plus que bizarre, elle avait été sans doute poussée par l'appât de la célébrité, et par l'essaim de ses courtisans ou de ses adorateurs: « J'entends, reprit l'Empereur, elle espérait recommencer la Fronde; mais moi je n'étais pas un Roi mineur. »

Le brick le Musquito, parti d'Angleterre le vingt-trois mars, est arrivé avec les journaux français jusqu'au cinq mars, et ceux de Londres jusqu'au vingt et un. Rentrant dans son cabinet, l'Empereur m'a dit de le suivre. Il y a lu le journal des Débats. Pendant cette lecture, il m'a été remis, de la part du Grand-Maréchal, pour l'Empereur, une lettre venant de l'Europe. Je la lui ai remise;

il l'a lue une fois, a soupiré. Il l'a relue encore, l'a déchirée et jetée sous la table; elle était arrivée ouverte!..... Il s'est remis à sa lecture des journaux, puis s'interrompant tout à coup au bout de quelques minutes, il m'a dit: « C'est de la pauvre Madame; elle se porte bien, et veut venir me joindre!..... » et il s'est remis à lire. Ces nouvelles, les premières qui fussent parvenues à l'Empereur sur sa famille, étaient de la main du cardinal Fesch, et l'Empereur se montrait visiblement blessé de les avoir reçues ouvertes.

Jeudi 30.

Moreau. — Georges. — Pichegru. — Opinion du camp de Boulogne, de Paris.

L'Empereur est sorti sur les deux heures. Nous nous trouvions tous autour de lui; il est revenu sur les journaux des Débats, sur les statues que les papiers annonçaient devoir être élevées à Moreau et à Pichegru. « A Moreau, disait-il, dont la conspiration de 1803 est aujourd'hui si bien prouvée! à Moreau, qui, en 1813, est mort sous la bannière russe! à Pichegru, coupable d'un des plus grands

» crimes que l'on connaisse ; un général
 » qui s'est fait battre exprès, qui a fait
 » tuer ses soldats, de connivence avec
 » l'ennemi ! Et après tout, continuait-
 » il, comme l'histoire n'est guère que
 » ce que répètent les hommes, à force
 » de répéter que ce sont de grands hom-
 » mes qui ont bien mérité de leur pays,
 » ils finiront par passer pour tels, et
 » leurs adversaires ne seront plus que
 » des misérables. »

On lui faisait observer qu'il ne pouvait en être ainsi que dans les temps de ténèbres et d'ignorance ; qu'aujourd'hui la quantité d'actes et de monumens publics, l'impression, la gravure et l'universalité des lumières, feraient toujours ressortir la vérité pour ceux qui voudraient la connaître, que chaque parti aurait ses historiens, à l'aide desquels l'homme sage pourrait toujours porter un jugement impartial.

L'Empereur alors a repris toute l'affaire de Moreau, Georges et Pichegru, dont j'ai déjà parlé, et dont j'ai promis plus tard les détails ; il a dit aujourd'hui que celui qui confessa les premières indications, désigna, sans pouvoir la nommer, une personne à laquelle Georges et les

autres chefs ne parlaient que chapeau bas, avec beaucoup d'égard et de respect. On présuma d'abord que ce devait être le duc de Berri. Un instant on pensa que cela avait pu être l'apparition momentanée du duc d'Enghien. Un des conspirateurs, que la mélancolie saisit dans sa prison, déchira le voile, sans intention. Il se pendit peu de jours après son arrestation ; on accourut au bruit, on le délivra, mais la nature avait repris ses droits ; gisant sur son grabat, et dans la crise qu'il venait d'éprouver, il répétait des imprécations contre Moreau, l'accusait d'avoir appelé traîtreusement un bon nombre d'honnêtes gens, de leur avoir promis une grande assistance, et de n'avoir personne ; il nommait aussi Georges et Pichegru. Ce furent les premiers soupçons qu'on eut contre Moreau, les premiers indices contre Pichegru ; on n'avait pensé jusque là ni à l'un ni à l'autre. Ce fut alors que Réal, qui était accouru à cette espèce de confession de mort, proposa au Consul d'arrêter Moreau.

« La crise était des plus fortes, disait l'Empereur ; l'opinion publique fermentait, on calomniait la sincérité du gou-

» vernement sur la conspiration dont il
 » parlait, sur les conspirateurs qu'il dé-
 » nonçait. Ils étaient au nombre d'en-
 » viron quarante que le gouvernement
 » affirmait être dans Paris. On en publia
 » les noms, et le Premier Consul mit
 » son honneur à s'en saisir. Il manda
 » Bessières, et commanda que sa garde
 » entourât Paris et gardât ses murailles.
 » Pendant six semaines personne ne sortit
 » plus de Paris sans des motifs précis et
 » autorisés. Tous les esprits étaient som-
 » bres; mais chaque matin le Moniteur
 » annonçait la capture d'un, deux ou trois
 » des individus mentionnés. L'opinion
 » tourna, elle me revint, et l'indignation
 » croissait à mesure qu'on saisissait des
 » conspirateurs. Il n'en échappa pas un
 » seul, ils furent tous arrêtés. »

Les papiers du temps disent comment
 le fut Georges, qui ne succomba qu'après
 avoir tué deux hommes. Il paraît qu'il
 avait été trahi par son camarade, qui
 conduisait le cabriolet où ils étaient
 ensemble l'un et l'autre.

Quant à Pichegru, il fut victime de
 la plus infâme trahison. « C'est vraiment,
 » disait l'Empereur, la dégradation de
 » l'humanité; il fut vendu par son ami

» intime. Cet homme, disait l'Empereur,
 » que je ne veux pas nommer, tant son
 » acte est hideux et dégoûtant. » Et ici
 nous lui apprîmes que ce nom était dans
 le Moniteur, ce qui l'étonna. « Cet
 » homme, continua-t-il, ancien militaire,
 » et qui depuis a fait le négoce à Lyon,
 » vint offrir de le livrer pour cent mille
 » écus. Il raconta qu'ils avaient soupé la
 » veille ensemble, et que Pichegru, se
 » lisant chaque matin dans le Moniteur,
 » et sentant approcher sa destinée, lui
 » avait dit: Mais si moi et quelques géné-
 » raux nous allions résolûment nous pré-
 » senter au front des troupes, ne les enlè-
 » verions-nous pas? — Non, lui dit son
 » ami, vous ne vous doutez pas de la
 » France; vous n'auriez pas un seul sol-
 » dat; et il disait vrai. La nuit venue, l'in-
 » fidèle ami conduisait les agens de po-
 » lice à la porte de Pichegru, leur détailla
 » les formes de la chambre, ses moyens
 » de défense. Pichegru avait des pistolets
 » sur sa table de nuit, la lumière était
 » allumée, il dormait; on ouvrit douce-
 » ment la porte avec de fausses clefs que
 » l'ami avait fait faire exprès. On renversa
 » la table de nuit, la lumière s'éteignit,
 » et l'on se colleta avec Pichegru, réveillé

» en sursaut. Il était très-fort; il fallut le
» lier et le transporter nu. Il rugissait
» comme un taureau. »

De là l'Empereur est passé à dire qu'en arrivant au consulat il avait eu à cœur d'appaiser les départemens de l'Ouest. Il avait fait venir la plupart des chefs; il en avait ému plusieurs, et avait, disait-il, fait verser des larmes à quelques-uns au nom de la patrie et de la gloire. Georges eut son tour; l'Empereur dit qu'il tâta toutes ses fibres, parcourut toutes les cordes; ce fut en vain: le clavier fut épuisé sans produire aucune vibration. Il le trouva constamment insensible à tout sentiment vraiment élevé; Georges ne se montra que froidement avide du pouvoir: il en demeura toujours à vouloir commander ses cantons. Le Premier Consul, après avoir épuisé toute conciliation, prit le langage du premier magistrat. Il le congédia en lui recommandant d'aller vivre chez lui tranquille et soumis, de ne pas se méprendre surtout à la nature de la démarche qu'il venait de faire en cet instant, de ne pas attribuer à faiblesse ce qui n'était que le résultat de sa modération et de sa grande force; qu'il

se dit bien et répétait à tous les siens que tant que le Premier Consul tiendrait les rênes de l'autorité, il n'y aurait ni chance ni salut pour quiconque oserait conspirer. Georges s'en fut; et la suite a prouvé que ce n'était pas sans avoir puisé dans cette conférence quelque estime pour celui qu'il ne cessa de vouloir détruire.

Moreau était le point d'attraction et de ralliement qui avait attiré la nuée de conspirateurs qui vint de Londres fondre sur Paris. Il paraît que Lajollais, son aide-de-camp, les avait trompés en leur parlant au nom de Moreau, et en leur disant que ce général était sûr de toute la France, et pouvait disposer de toute l'armée. Moreau ne cessa de leur dire à leur arrivée qu'il n'avait personne, pas même ses aides-de-camp; mais que s'ils tuaient le Premier Consul, il aurait tout le monde.

Moreau, livré à lui-même, disait l'Empereur, était un fort bon homme, qu'il eût été facile de conduire: c'est ce qui explique ses irrégularités. Il sortait du palais tout enchanté, il y revenait plein de fiel et d'amertume; c'est qu'il avait